

**Herbages.**—L'emploi de plantes fourragères mêlées, à l'exception du maïs et du trèfle, est à peine connu de nos cultivateurs. Et cependant, ce qu'il nous faut, surtout dans nos pâturages, c'est la production d'une nourriture variée, à toutes les époques de la croissance, plus appétissante pour le bétail, et plus profitable pour le cultivateur.

**Elevage du bétail.**—Il est facile de prouver, sans conteste, que la valeur, en argent, de notre bétail de ferme en général, et les revenus annuels que nous en retirons, pourraient être doublés, même en peu d'années : 1° Par une meilleure sélection ; 2° Par un système d'alimentation plus rationnel, en été comme en hiver. Un tel résultat comporte une augmentation, très possible à atteindre, de valeur en capital d'au moins cent cinquante millions de piastres, et une production annuelle, en sus de la production actuelle, qui se monterait à l'énorme somme de cinquante millions de piastres !

**Œufs.**—On ne peut, à mon avis, trouver de meilleur argument pour démontrer combien l'on pourrait augmenter notre production agricole, en se donnant un peu de peine, que celui de la production des œufs en Canada. Les œufs sont tellement abondants par tout le pays, qu'ils forment un important élément de la nourriture, même dans les plus pauvres chaumières. Et pourtant, combien y a-t-il de cultivateurs qui comptent les œufs pour quelque chose sur la ferme ? Il n'en est pas de même, comme de raison, avec la bonne ménagère, qui les accepte volontiers de son seigneur et maître, comme un de ses revenus personnels. Elle élève quelques volailles, qui n'entrent réellement pas en ligne de compte, comparées à l'énorme capital investi en bétail sur nos fermes ; elle apprend à ses enfants à recueillir soigneusement les œufs, et, chose étonnante ! non seulement tout le pays en retire un excellent aliment, mais encore nos exportations d'œufs sont de 40 0/0 plus élevées que la valeur de toutes nos exportations de chevaux ou de moutons ! Même notre bétail engraisé, qui exige le service d'un si grand nombre de vapeurs pour le transporter en Europe ne produit pas en valeur beaucoup plus que 75 0/0 de notre exportation des œufs dont nous faisons si peu de cas !

**Chevaux.**—Pour ce qui est des chevaux, quand on considère combien grande est la demande pour de véritables bons chevaux, tant de trait que de carrosse, en Europe et aux États-Unis, et quelles facilités nous avons pour l'élevage des meilleurs chevaux du monde, il est véritablement attristant de constater combien les revenus dérivant de cette source sont comparativement peu considérables. Nous exportons du foin et des menus grains assez pour élever facilement dix fois plus de chevaux que nous n'en élevons à présent pour l'exportation. Pourquoi ne gardons-nous pas ces grains pour élever d'excellents chevaux—car personne n'a besoin de mauvais ni de pauvres chevaux—et bénéficier des grands profits qu'ils rapportent ? tout en s'assurant, pour la ferme, de leur fumier, qui n'est pas à dédaigner.

Lorsqu'on considère quels efforts continus les gouvernements d'Angleterre, de France, d'Allemagne et de Russie, sans parler de ceux d'autres États secondaires ont faits pour l'amélioration de l'élevage des chevaux, et les magnifiques résultats obtenus, on a raison d'affirmer que ce sujet vaut la peine qu'on en fasse une question d'État. Je ne puis, cependant, faire plus que de mentionner cela ici.

**Fromage.**—Les plus hautes autorités admettent que seulement 10 0/0 de tout le fromage canadien fabriqué est de première qualité ; 25 0/0 du total produit se vend de un à deux centins de moins que celui de première qualité, et le reste, 65 0/0 vaut de deux à six centins de moins ! Étant donné, maintenant, que la quantité totale de fromage fabriqué est de 70,000,000 de livres, notre manque de connaissance pour fabriquer un article de première classe nous fait subir une perte se montant actuellement à \$3,000,000 par année.

**Beurre.**—D'après le recensement (1881) nos fabriques de beurre n'ont produit qu'une valeur totale de \$341,478 ou environ 1,500,000 lbs. En revanche, la quantité de beurre fait sur les fermes ou à la laiterie est de 102,545,169 lbs.

Il est admis que, quoique nous ayons au Canada, dans l'eau froide et la glace, deux moyens qui facilitent beaucoup la production du meilleur beurre, pas plus de 10 0/0 du beurre fait à la laiterie est de première qualité, et le reste se vend au moins dix centins au-dessous de la valeur du beurre de première classe au Canada : ce qui constitue une perte de \$9,250,000 pour le cultivateur et le pays sur le beurre fait annuellement. De plus, ce qui se perd par le manque d'appareils propres à extraire tout le beurre du lait se monte certainement à au moins 15 0/0 de tout le beurre fait à la laiterie constituant une autre perte d'au-dessus de \$3,000,000.

Je crois sincèrement qu'il n'y a aucune exagération à dire que le Canada et les Canadiens perdent actuellement au-dessus de quinze millions de piastres chaque année sur leurs beurres et leurs fromages tels qu'ils les font, sans compter ce qu'ils négligent de faire ! (1)

Prenant le nombre des vaches au Canada, tel qu'il est donné dans le dernier recensement, 1,595,800, et calculant 2½ de fromage pour une livre de beurre, et huit ou neuf onces de lait chaque pour chaque tête de la population, nous trouvons que nos vaches ne produisent pas une moyenne de 100 lbs de beurre par tête, tandis qu'il n'y a réellement pas de raison pour ne pas en avoir 200 lbs par vache ; soit, à vingt centins, la livre, une augmentation de \$32,000,000 !

Grâce aux efforts du gouvernement, secondé par de vrais patriotes, et surtout par un homme éminent, le professeur Segeleke, le Danemark a obtenu de semblables résultats dans les derniers vingt ans, savoir : il a amélioré son beurre de manière à lui donner une valeur additionnelle de vingt centins par livre, et il a plus que doublé et presque triplé la quantité de beurre produite par chaque vache ! (2)

Je prends la liberté d'attirer l'attention de votre comité sur un fait d'une grande importance, touchant l'industrie laitière comparée à l'engraissement du bœuf—fait qui ne semble pas suffisamment connu ou apprécié en Canada. Voici ce fait—il faut presque autant de nourriture pour produire une livre de viande, poids vivant, que pour produire une livre de beurre. Ceci a été parfaitement démontré, au Danemark surtout, et on y est arrivé en pesant toute la nourriture donnée à un grand troupeau de vaches, pendant tout un hiver, et tout le lait et le beurre produit, et en faisant avec autant de soin la même chose pour la nourriture donnée à un certain nombre de bœufs à l'engrais et la viande produite pendant le même

(1) Un travail intitulé : " L'industrie laitière au Canada au point de vue commercial," est annexé à celui-ci, pour montrer le côté commercial de cette question du beurre et du fromage. (Il a été publié dans le dernier numéro du Journal).

(2) Tandis qu'en Canada, le prix moyen du beurre est de quinze à vingt-cinq centins la livre suivant la qualité, il a été démontré (Voir le rapport de la société royale d'agriculture d'Angleterre, 1876, page 330) que le prix en Danemark, à la porte du cultivateur et pour le marché anglais, est de dix-neuf à trente-huit centins ! Et pourtant, le manque de communication directe rend les dépenses de transport presque aussi élevées qu'ici où elles se montent à moins de ½ centin la livre. Maintenant, notre meilleur beurre n'est pas inférieur au meilleur beurre danois, vu que quelques-uns de nos meilleurs fabricants ont passé plusieurs mois au Danemark pour apprendre à améliorer notre beurre canadien. De fait l'énorme différence de prix entre les meilleurs beurres canadiens et danois est simplement due à la réputation acquise et à l'expédition régulière du beurre danois sur les marchés anglais, et la grande variabilité de l'exportation canadienne.

Remarquons encore que la quantité de beurre produit par vache au Danemark en 1841 était de quatre-vingt-cinq livres en moyenne par année, et celle de fromage écru, de quatre-vingt-quatorze livres, tandis qu'en 1872, elle était pour le beurre de deux cent quinze livres et pour le fromage trois cents livres, aussi par vache. (Voir Rapport de la Société royale d'agriculture de 1876 page 332)